

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 103 (1958)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Anticipations?  
**Autor:** Bach, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342876>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

anticipations — bien qu'à l'époque actuelle celles-ci soient très vite rattrapées par les réalisations.

Quoi qu'il en soit, il y a encore lieu de remarquer que le moteur à piston, parvenu à son degré de perfectionnement maximum, a permis de pousser les avions jusqu'à des vitesses avoisinant les 800 km/h ; puis le turbo-réacteur, qui n'est cependant par encore au maximum de ses perfectionnements, a fait franchir la vitesse du son et atteindre les vitesses supersoniques ; il est à prévoir qu'il arrivera à la limite de ses possibilités du fait de sa propre résistance et de son poids. Ainsi, des vitesses hautement supersoniques dans l'atmosphère et ses couches supérieures, attendent une solution qui pourrait être celle de la tuyère thermopulsive.

Cette incursion dans le domaine des nouveaux types de matériels français qui, pour certains ont d'ailleurs leurs corollaires dans d'autres pays, montre l'importance de l'évolution qui se dessine tendant à doter les forces, et notamment celles de terre, de moyens aériens et annexes qui leur sont de plus en plus nécessaires.

J. PERRET-GENTIL

---

### **Anticipations ?**

Avec plus ou moins de bonheur et de fantaisie, certains auteurs s'ingénient à nous faire pénétrer de plain-pied dans l'an 2000 ou 3000. Leurs œuvres ne nous disent pas, et cela seul importe en définitive, si l'homme continuera à dominer ses découvertes scientifiques ou s'il sera subjugué par elles, tel l'apprenti sorcier.

Sur le plan militaire, il est risqué d'anticiper. Non seulement l'armement et les doctrines d'emploi évoluent à une cadence accélérée depuis un demi-siècle, mais le « dispositif » politique international lui-même est loin de présenter la sta-

bilité qu'il avait il y a quelques dizaines d'années encore. On peut s'attendre à des renversements d'alliances et à des surprises spectaculaires dans les premières heures d'un conflit armé. Ces événements imprévisibles, susceptibles de fournir un appoint soit à l'agresseur, soit au défenseur, peuvent faire échec au raisonnement et déjouer tout calcul préalable. Le seul intérêt que présente une tentative de lire dans le futur consiste à situer nos préoccupations d'Européens occidentaux dans une perspective mieux définie. Placés depuis des siècles au cœur de tous les drames qui ravagèrent l'univers, le plus souvent artisans et acteurs principaux de ces drames, les habitants de l'ouest du « petit cap de l'Asie » ne parviennent pas à réaliser que leur rôle va se réduisant. Lorsqu'on essaie de discerner quel aspect pourrait revêtir une guerre future, on en vient à douter si le Continent fournira encore les champs de bataille où se disputera l'empire du monde. Au moment où ses vieilles terres seront à nouveau ensanglantées, la partie aura peut-être déjà été jouée ailleurs. Il ne sera plus qu'un enjeu parmi d'autres.

On attache d'ordinaire beaucoup d'importance aux déclarations d'hommes d'Etat dans les analyses de politique étrangère. Sans compter, comme on l'a dit, que le langage a été donné à l'homme pour travestir sa pensée, certaines constantes historiques, des réalités géopolitiques, économiques ou militaires l'emportent toujours sur les déclarations même véridiques, sur les intentions sans arrière-pensées et sur les convictions exprimées sans réticences. Les découvrir, c'est détecter du même coup les forces sous-jacentes qui imprimeront leur cours aux événements de demain. Par exemple, si convaincant que puisse paraître à certains le désir de l'URSS de composer avec les états capitalistes plutôt que d'en découder, il est évident que cette nation porte en elle les germes d'un éventuel conflit futur. Des circonstances imprévues, ce qu'on pourrait à la rigueur appeler une malchance de l'histoire, suffiront à les rendre virulents. Et cet empire formidable cédera à la tentation de rompre l'encerclement

qui le condamne à la longue à l'asphyxie et s'efforcera de briser l'Amérique, seul obstacle de sa taille à son rêve d'hégémonie. Nous verrons plus loin si certaines raisons peuvent le tenir éloigné d'un recours à la violence.

L'Anglais Mackinder affirmait au début du siècle que la nation qui détiendrait à la fois la puissance sur terre et sur mer serait maîtresse du monde. La Russie remplit toutes les conditions requises pour exercer une suprématie terrestre, en Europe tout au moins. Ses forces dominent largement celles de ses adversaires probables réunis. Peu d'obstacles les empêchent de se ruer jusqu'à l'Atlantique. Il n'en est pas de même sur l'eau où la puissance soviétique s'étend médiocrement. Elle a été tenue à l'écart des mers libres occidentales par un réflexe d'auto-défense des états maritimes. La tentative avortée d'imposer le communisme à la Grèce, la présence d'une flotte USA ou la conscience que le fruit n'était pas encore mûr semblent l'avoir dissuadée jusqu'ici de mettre la main sur des positions-clés en Méditerranée. Se laissera-t-elle toujours détourner de ses ambitions ? Cherchera-t-elle dans les airs la compensation de ses mécomptes sur mer ? Encore qu'éloignées dans l'espace, la Syrie et l'Égypte sont des postes avancés qu'elle pourrait former le dessein de joindre. Une équipée du genre de l'intervention anglo-française à Suez ou une opération de police quelconque fournirait dans ce cas le prétexte. Un conflit généralisé qui pourrait en résulter. En alors les conséquences ?

Imaginer ce qui se passera ensuite est une tentative hasardeuse.

Il n'est pas sans intérêt de savoir si la Russie s'est assurée la neutralité ou, au contraire, la complicité active de la Chine pour risquer sa conquête. Puissance pour l'heure continentale, l'empire chinois ne dispose ni d'une marine, ni d'une aviation dignes de ce nom. Serait-il de ce fait en mesure de rendre à son partenaire les services que le Japon rendit à l'Allemagne en immobilisant dans le Pacifique une part importante des forces combinées USA ? Cela semble douteux.

Sa collaboration paraît cependant utile, même si elle s'exerce au sud de la barrière himalayenne seulement. La Chine n'est pas un adversaire négligeable pour les USA. En l'incitant à s'engager et en lui laissant les mains libres dans le sud et le sud-est asiatique, la Russie lui assignerait une zone d'expansion naturelle. Davantage, elle préviendrait une compétition ultérieure avec un voisin dont les ressources n'auraient pas été touchées par un effort de guerre.

Il ne sera pas facile à l'URSS de réduire l'Amérique à sa merci. Ses moyens de défense sont considérables. Son étendue et sa position la rendent peu vulnérable même à une époque où l'aviation dispose d'une très large autonomie et où les engins téléguidés sillonnent l'espace. Il est peu probable qu'une victoire décisive puisse être remportée sur elle en Europe. Or, l'existence de cette nation demeurée inviolée ou dont le potentiel militaire et la volonté de résistance auraient été peu affectés par un désastre sur le Continent européen, équivaut pour l'adversaire à la certitude que le conflit sera long et son issue douteuse. Tous les efforts de l'agresseur vont dès lors tendre à lui porter d'entrée de cause des coups destinés à la faire succomber avant qu'elle ait déployé ses ressources. On peut affirmer sans crainte d'erreur qu'un conflit dont la Russie prendrait l'initiative débiterait par le bombardement des USA et probablement de l'Angleterre. Ce bombardement aurait pour objet de détruire une partie du potentiel industriel et militaire de ces nations, mais aussi et surtout de briser d'emblée leur volonté de résistance. Les grosses agglomérations industrielles, les ports, les centres de communications, le canal de Panama seraient particulièrement visés. L'aviation à grand rayon d'action, des engins tirés du continent et de sous-marins embusqués à proximité des côtes, porteurs de charges nucléaires, pourraient provoquer des dévastations sans précédent.

A cette action correspondrait une autre, simultanée, appliquée sur les bases dont la stratégie de l'OTAN a ceinturé le bloc communiste. Elle préviendrait les représailles que

les Alliés tiennent en réserve. Des commandos aéroportés pourraient jouer un rôle de premier plan au cours de ces opérations. En outre, le cloisonnement de l'éventuel champ de bataille eurafricain ne saurait être négligé. Il peut être réalisé par une série d'actions ayant pour buts Gibraltar, les détroits danois, Suez, éventuellement Aden. Des mouillages de mines pourraient compléter utilement l'effet des bombardements et celui des largages d'aéroportés.

Avant de passer à l'examen des conséquences que pourrait avoir ce premier choc, la question se pose de savoir si l'URSS dispose actuellement, si elle disposera au cours des années à venir, des moyens nécessaires pour réaliser un plan de cette envergure. Le caractère périphérique du monde libre considéré par rapport à la puissance rouge obligerait celle-ci à fournir des efforts énormes et dispersés. Sous peine de voir l'initiative des opérations leur échapper très vite, les états-majors soviétiques seraient amenés fatalement à fournir un effort initial démesuré. Faute de succès décisifs dès l'ouverture du conflit, comment pourraient-ils écarter la menace d'un retour offensif différé de l'adversaire et celle d'une guerre interminable et épuisante ? Sans un Pearl Harbour à l'échelle du globe, comment briseraient-ils dans l'œuf ces représailles que les flottes aériennes de l'OTAN tiennent suspendues sur le monde rouge ? En possession des moyens qui leur permettraient de faire cette démonstration de force, seraient-ils pour autant assurés de sa réussite ? Chaque conflit armé démontre l'importance des impondérables. Même combinées avec art, les opérations ne sont jamais à l'abri de ratés quand aux défauts inhérents aux matériels s'ajoutent les défaillances non moins inévitables des hommes.

La conquête terrestre ferait l'objet d'une seconde phase pour autant que les hostilités n'aient pas déjà cessé. Des esprits sérieux estiment en effet qu'une guerre conduite avec des moyens nucléaires ne saurait durer plus de quelques jours. Reste à savoir si l'effet des armes et l'hébétude où elles pourraient plonger le monde libre suffiraient à convaincre ses

dirigeants que l'ère des concessions est ouverte. Si tel n'est pas le cas, les prétendants à l'hégémonie mondiale devront recourir à l'occupation des territoires susceptibles de leur fournir de nouveaux atouts politiques. On l'imagine liée à de nouveaux bombardements et à une réactivation soigneusement entretenue de la virulence communiste dans les pays que vise la conquête.

De toute évidence, une étroite poussée en direction de la Manche et de l'Espagne ne fournirait pas les résultats espérés. Immobilisées dans le corridor de largeur variable qui conduit à l'Atlantique, les forces rouges dont les têtes de colonnes auraient atteint Anvers, Cadix et Marseille présenteraient une sensibilité plus grande encore que les armées allemandes en 1944 au retour offensif d'une puissance maritime. La couverture nord du continent exige la mainmise sur la péninsule scandinave. Au sud, la Méditerranée, même purgée des flottes et des dernières bases alliées, offre des sûretés moins grandes que la bande prophylactique du Sahara. Pour achever la mise sous tutelle du continent, verra-t-on les campagnes de Rommel se répéter, cette fois-ci en sens inverse, à partir du Moyen-Orient ?

L'Angleterre, enfin, sera-t-elle l'enjeu du prochain bond ? Nul ne saurait dire si, devant l'ampleur du désastre, l'Amérique succombera ou si elle lancera une nouvelle fois ses forces amphibies à la conquête du continent. Tendues jusqu'à l'extrême limite de leur résistance, atteintes dans leur lignes de communications par l'aviation et les engins qu'on leur prodiguera, énervées par les luttes contre les partisans, peut-être le jour viendra où les armées soviétiques seront contraintes d'abandonner le cul-de-sac européen en pratiquant une défense élastique qui les ramènera à leur point de départ.

Cet avenir imaginaire est noir pour l'Europe. A la vérité, en passant en revue les opérations qui pourraient se dérouler, nous avons mis systématiquement les choses au pire. Ainsi, nous avons fait bon marché des 25 ou 30 divisions que les états membres de l'OTAN pourraient opposer à la ruée sovié-



tique en Europe. Les états neutres ne sont pas sans ressources. Nous avons tenu pour inopérant l'effet d'une aviation et d'engins prêts à projeter leur cargaison sur l'URSS à la première heure d'un conflit. Nous avons négligé un freinage possible des opérations rouges dû au soulèvement de certains satellites. En définitive, nous avons admis que la guerre-éclair, conduite selon une formule nouvelle, se déroulait sans ratés, conformément à un plan préétabli. Tous ces éléments négligés, agissant conjointement, rendraient plus difficile encore l'entreprise de domination militaire du monde.

D'un autre côté, nous avons considéré que les Etats-Unis, et peut-être la Grande Bretagne, conservaient intacte leur volonté de poursuivre la lutte.

Est-il besoin de préciser ? Toute notre construction repose sur un nombre trop grand de conjectures pour revêtir un intérêt autre que spéculatif ; à divers égards, elle dément même le titre qui coiffe notre propos. Elle permet tout au plus de tirer quelques conclusions. Est-ce à dire d'ailleurs qu'un conflit futur échapperait totalement au déroulement que nous lui avons prêté ? Si l'issue des opérations dépend de facteurs imprévisibles par nature, leur cours est soumis à une logique en accord avec les buts poursuivis et les moyens à disposition. C'est par là, et par là seulement, que le futur devient appréhensible.

Le moment est venu de poser pour conclure quelques questions.

Compte tenu des dimensions que prendrait à l'avenir un conflit généralisé, des efforts qu'il postulerait, une nation, même pourvue d'un potentiel démographique et industriel écrasant peut-elle encore prétendre à l'hégémonie mondiale conquise par la force des armes ? Ne doit-elle pas a priori réduire ses prétentions ?

Seule une surprise stratégique totale, enlevant à l'adversaire toute incertitude quant à l'issue de la guerre, peut le convaincre de capituler promptement. Dès que le conflit s'éternise, les charges imposées à la puissance continentale



augmentent et ses chances de succès s'amenuisent. La mise en place du dispositif politico-militaire propre à réaliser cette surprise peut-elle échapper à l'adversaire sur ses gardes ?

Mis à part le cas où cette puissance se laisserait entraîner sur les champs de bataille par une sorte de mouvement passionnel qui obnubilerait en elle la conscience des dangers à courir, son intérêt n'est-il pas de rechercher autre part les décisions susceptibles d'engendrer des développements politiques étendus ?

En d'autres termes, face à des alliés hésitants, une politique d'infiltration, de pénétration pacifique, d'aide offerte libéralement aux nationalismes en crise de croissance, n'est-elle pas en tous points plus fructueuse, moins incertaine qu'une action militaire qui aliénerait des sympathies précieuses ?

En dernière analyse, l'effort militaire des Soviets vise-t-il à autre chose qu'à placer dans les mains des hommes d'Etat un instrument d'intimidation politique bien plus efficace tant qu'il demeure réservé, qu'aventuré dans une conquête pleine d'aléas ?

On voit bien quelles réponses on est tenté de donner à ces questions si l'on considère que les dirigeants soviétiques sont les principaux, voire les seuls bénéficiaires de la Révolution. Reste réservé, bien entendu, le cas d'un accident toujours possible.

Major A. BACH

---